

le silence, ceci vous regarde, si vous refusez de vous expliquer devant le conseil vous serez libre de vous retirer comme vous êtes venu; nul ne mottra obstacle à votre retraite.

— Votre Chef suprême est-il présent ? demanda l'étranger.

— Peut être oui, peut-être non, ceci nous regarde seuls, tout ce qu'il m'est permis de vous dire c'est que les engagements pris par nous, au cas où nous en prendrions, seront ratifiés par lui.

L'étranger sembla réfléchir profondément pendant quelques minutes

Un silence de plomb planait sur cette singulière assemblée.

Enfin, l'étranger sembla avoir pris une détermination.

— Je parlerai, dit-il d'une voix ferme.

— Soit ; nous vous écoutons.

— Je désire faire un traité avec vous.

— Lequel ?

— Pour une affaire toute personnelle et dont je tiens à ne pas révéler la nature, j'ai besoin de votre aide.

— Nous ne sommes curieux qu'autant que notre intérêt l'exige ; nous ignorerons ou nous saurons vos secrets selon la somme que vous nous payerez pour les garder.

— Que voulez-vous dire ?

— Simplement ceci : pesez bien mes paroles, elles sont pour vous de la plus haute importance.

— Parlez.

— Nous n'acceptons « jamais, » et il souligna le mot, une entrevue avec un étranger avant de le bien connaître et de savoir de lui tout ce qui nous importe de savoir.

— Ainsi, vous ne connaissez ? fit l'inconnu avec ressentiment.

— Oui, nous savons qui vous êtes et ce que vous prétendez faire ; cela nous a coûté cher, mais nous savons tout.

— C'est impossible ! s'écria-t-il, en frappant du pied avec colère.

— Vous croyez ? voulez-vous que je vous dise votre nom à l'oreille ?

— Êtes-vous seul à le connaître ?

— Peut-être ; ceci est mon secret, et croyez-moi, il est et sera gardé mieux que le vôtre.

— Dites, je suis curieux de savoir si vous êtes aussi bien instruit que vous le prétendez.

Le cavalier se leva, se pencha sur la table, et prononça d'une voix faible comme un souffle, un nom à l'oreille de l'étranger.

Celui-ci ne broncha pas.

— Vous me faites trop d'honneur, dit-il, il me serait facile de vous prouver votre erreur, si je le voulais.

— Allons, vous êtes fort, tant mieux, nous aimons à combattre des ennemis dignes de nous.

— Hein ? que voulez-vous dire ? fit-il avec étonnement.

— Caballero, nous n'avons accepté le rendez-vous que vous nous avez demandé que pour vous déclarer franchement et loyalement que toute alliance entre vous et nous est impossible.

— Impossible, et pourquoi ?

— Parce que nous vous connaissons ; parce que nous savons que les engagements pris par vous ne seront pas tenus ; que vous nous trahiriez à la première occasion ; en un mot que vous êtes un homme sans foi et sans honneur, que nous ne voulons rien avoir de commun avec vous, et que nous sommes et prétendons rester vos ennemis.

— Il n'y a que des bandits, répondit-il avec mépris, pour oser insulter un homme seul et sans défense qui s'est mis en votre pouvoir.

— Vous êtes libre, vous le resterez, caballero ; seul je connais votre nom, il dépend de vous seul que je vous garde le secret, dans tous les cas, je ne le révélerai qu'après vous avoir dit le mien, quant à vous avoir insulté, ce n'est pas vrai, nous avons été loyaux avec vous, nous vous avons refusé en vous faisant connaître les motifs de ce refus, si nous étions les bandits sans foi ni loi que vous supposez, nous aurions accepté vos offres et nous vous aurions trahis avant de l'être par vous, nous ne le voulons pas.

— Au moins, resterez-vous neutres ? demanda-t-il les dents serrées.

— Peut-être, caballero, ceci encore dépendra de vous.

— Que voulez-vous dire ?

— Si vous n'attaquez aucun des nôtres, soit dans sa personne, soit dans ses biens, soit dans son honneur, oui nous resterons neutres ; mais si vous manquez à cet engagement que nous vous imposons, malheur à vous, si puissant que vous soyez ou paraissiez être.

— Une menace à moi ! s'écria-t-il avec hauteur.

— Oui, et une menace terrible, je vous le jure au nom de tous mes compagnons, donc souvenez-vous et prenez garde, caballero.

— Je me soucie fort peu de cette menace, je la traite avec le dédain qu'elle mérite ; mais je n'ai aucun intérêt direct à attaquer l'un des vôtres ; comment le pourrais-je, même si je le voulais ? est-ce que je vous connais, moi ?

— C'est vrai, vous croyez ne pas nous connaître ; et cependant nos amis vous entourent sans que vous le sachiez, vous les coudoyez dans vos salons, et vous les rencontrez à chaque pas dans les rues, voilà pourquoi je vous recommande la prudence et je vous dis : prenez garde !

— Ainsi, c'est la guerre ?

— Comme il vous plaira.

— Eh bien, soit, je l'accepte, et je vous avertis, moi aussi ; je vous la ferai rude.

— C'est votre droit, nous n'attaquerons pas, nous attendrons que vous nous provoquiez.

— Vive Dios ! vous n'attendrez pas longtemps, je vous le jure ! s'écria-t-il au comble de la fureur en frappant du pied avec rage.

— A votre aise, vous trouverez à qui parler.

— C'est ce que nous verrons bientôt ; suis-je libre de me retirer ?

— Vous en êtes le maître, n'avez-vous pas notre sauf-conduit ?

— Je ne trouverai aucun assassin embusqué sur mon passage ?

— Nous vous laissons ces procédés honteux, dont vous avez l'habitude ; notre entretien n'a duré que trop longtemps, il n'a plus de but ; nous ne voulons pas plus longtemps écouter vos injures ; sortez, caballero.

— Au revoir ! cria-t-il, avec un accent terrible, en faisant un geste de menace.

Il sortit, et repoussa avec force la porte derrière lui.

Presque aussitôt on entendit le galot furieux de son cheval lancé à toute course.

— C'est un rude homme ! s'écria un des inconnus.